

GALAADE ÉDITIONS

JANVIER 2010

MURAT UYURKULAK

TOL

HISTOIRE D'UNE VENGEANCE

Roman traduit du turc par Jean Descat

En librairie le 7 janvier 2010

« Murat Uyurkulak semble habité par un volcan intérieur. Il a écrit *Tol*, son premier roman, comme on pousse un cri. » – **Le Temps**

« Murat Uyurkulak : la nostalgie de l'engagement politique et le désarroi d'une jeune génération sacrifiée au discours militant. » – **Siècle 21**

FRANÇOIS KOLTÈS

DES VÊPRES NOIRES

Roman

En librairie le 7 janvier 2010

« Pas de phrases creuses, de dialogues en l'air, de protocole compassionnel, rien de sec pourtant, le désir, la démence, agencés comme sur la scène antique. » – **Le Figaro Magazine**

FÉVRIER 2010

S. YIZHAR

HIRBAT-HIZA

Récit traduit de l'hébreu par Laurent Schuman

Postface de David Shulman

En librairie le 18 février 2010

« Des années après les événements tragiques qu'il décrit, *Hirbat-Hiza* continue à déranger par son à-propos. » – **The Times Literary Supplement**

GALAADE ÉDITIONS

EN LIBRAIRIE LE 7 JANVIER 2010

MURAT UYURKULAK

TOL

HISTOIRE D'UNE VENGEANCE

ROMAN TRADUIT DU TURC PAR JEAN DESCAT

ISBN 978-2-35176-062-8 / 21 €, 12,5 X 19 CM, 320 P.

EN QUELQUES MOTS

« Autrefois, la révolution était une fort séduisante possibilité. Je me rappelle ces jeunes civils regardant avec curiosité les somptueuses résidences. Ces êtres rachitiques arpentant les larges avenues, ces femmes en noir mangeant des mûres, ces bouches desséchées proférant des mots implacables... La bouche de ma mère était affreusement mutilée. Lorsque je trouvais la force de la regarder sans terreur, elle ouvrait cette bouche, au milieu de son visage tout couvert de cicatrices, et répétait toujours la même chose : "Ils nous ont baisés et ils baiseront aussi nos enfants. Tout ce qu'il y a en eux d'histoire, de prières, d'armes et même de gloire, ils le vomiront sur nous..." Ma mère était un peu cinglée. Je venais d'entrer à l'école primaire lorsqu'elle s'est vengée. »

– Murat Uyurkulak

Tol est l'histoire d'une vengeance. C'est aussi une étrange odyssee dans les collines anatoliennes, jusqu'à Paris, Londres ou Rome.

En pleine nuit, le pays est réveillé par une violente explosion. D'Istanbul à Diyarbakir en terre kurde, un train roule dans une steppe immense. À son bord, Yusuf, qui n'a plus ni père ni mère, ni même un nom, Yusuf, suspect aux yeux d'un pouvoir totalitaire, laisse encore une fois une ville derrière lui. Face à lui, Şair, le Poète. Ils se connaissent – peut-être. Un terrible secret les lie à jamais.

Avec *Tol*, c'est la soif d'une utopie folle et l'urgence d'une révolution que Murat Uyurkulak nous livre, dans un cri singulier où résonnent, au loin, les voix de Nâzım Hikmet, de Che Guevara ou de Rosa Luxembourg.

L'AUTEUR

Murat Uyurkulak est né en 1972 à Aydin (Turquie). Exclu de l'université, il exerce de multiples métiers. Son premier roman, *Tol*, publié en 2002 en Turquie, a très vite été acclamé par la critique, qui a vu en lui une nouvelle voix de la littérature turque contemporaine. Murat Uyurkulak est pour la première fois traduit en français.

POINTS FORTS

- Une nouvelle voix dans la littérature turque contemporaine ;
- Une écriture créative et radicale ;
- Visite en France de Murat Uyurkulak en mars 2010 ;
- Galaade, des convictions : histoire, mémoire et engagement ; Galaade, une réflexion sur la Turquie.

PRESSE

« Avec *Tol*, Murat Uyurkulak suit le chemin de la vengeance à laquelle mènent des vies brisées, des vies bannies ; il donne un aperçu non officiel de l'histoire non officielle de la Turquie. » – *Yeni Şafak*

« Murat Uyurkulak semble habité par un volcan intérieur. Il a écrit *Tol*, son premier roman, comme on pousse un cri. Sa langue argotique, très travaillée, a saisi les lecteurs à la parution en 2002. Tout comme l'évocation sans fard du coup d'État et de la guerre contre les Kurdes. » – *Le Temps*

GALAADE ÉDITIONS

MURAT UYURKULAK

TOL

HISTOIRE D'UNE VENGEANCE

Extrait

« J'ai la nostalgie de mon faubourg perché, de ma misère, de ma mesure. Un cri qui ressemble à Esmer se forme dans mon gosier. Et un jour, ça y est... je me mets à hurler :

“Rends-moi ma vie et mon honneur. Rends-moi ma virilité, ma féminité, mon animalité. Rends-moi ma vie, mon Esmer, mon Ada, rends-moi ma colline. Rends-moi ma vie et mes balles...”

[...]

J'ai quitté les ténèbres des beaux quartiers pour retourner vers la vraie vie. Vers le désespoir, les peurs, la réalité, qui reste auprès de moi comme un chien fidèle, que je ne caresse jamais, mais qui me rend fou. Chaque pas me rapproche des montagnes, des rocs et des oiseaux, me ramène vers la colère. Rivé à mes papiers, je lancerai mes éclats de rire vers l'abîme...

J'ai envie de dormir et d'être sale.

Depuis longtemps, je suis un couard. Une pomme pourrie. Un vieux fusil. Un perroquet muet qui se prend pour un poète d'avant-garde. J'ai des goûts pour la culture. J'admire ce slogan que j'ai pêché dans je ne sais trop quel magazine douteux. Je souris d'un air béat, pris de tristesse, ravi.

Dis donc, la vie, me feras-tu une faveur ? Me serviras-tu le vin béni de la révolution ? M'offriras-tu des eaux sulfureuses pour calmer les douleurs extrêmes qui collent à ma chair... Suis-je un vieux teigneux, pour parler ainsi ? Je veux m'éclater une bonne fois avant de mourir, si l'on me demande pour quelle cause il faut donner sa vie, ma réponse est toujours prête. »

GALAADE ÉDITIONS

EN LIBRAIRIE LE 7 JANVIER 2010

FRANÇOIS KOLTÈS
DES VÊPRES NOIRES

ROMAN

ISBN 978-2-35176-088-8 / 19,90 €, 12,5 X 19 CM, 288 P.

GRAND PRIX LIONS DE LITTÉRATURE RÉGIONALE 2009, DISTRICT EST

EN QUELQUES MOTS

« *Personne ne peut savoir ce qui étreint le cœur du voyageur. Personne ne peut savoir ce qui mourait dans le cœur de la reine. Jo est parti vers l'est à l'aube noire, après que l'hyène s'est tue avant le chant des coqs.* »

– François Koltès

N'Na est partie un soir, bien qu'on ne parte pas un soir quand la nuit est tombée et qu'on a de la route à faire. Jo ne la retient pas. Elle ne le regarde pas.

Sous le soleil ardent de l'Afrique, tout se vend et tout s'achète, sauf le bonheur. Jo a tout quitté pour cette Afrique dont il ne sait s'il l'aime ou la déteste. Il y fait des rencontres, il y perd sa fortune, bientôt il n'a plus rien que sa peau.

Avec *Des vêpres noires*, c'est la grande scène du désir, de la démence et de la colère que nous dévoile François Koltès. C'est aussi un face-à-face ultime entre le désespoir de la survie et une foi inébranlable en l'avenir.

L'AUTEUR

Qu'il s'agisse du Maroc ou des régions subsahariennes, le continent africain est une histoire de famille chez les Koltès. Architecte et réalisateur de films documentaires, François Koltès connaît l'Afrique depuis plus de vingt ans. Il est le fondateur de l'association Action directe Sahel (association pour la recherche et la diffusion de l'eau en Afrique de l'Ouest).

Récompensé par le Grand prix Lions de littérature régionale 2009 pour *Petit homme tu pleures* (Galaade, 2008), *Des vêpres noires* est son deuxième roman.

POINTS FORTS

- Une écriture percutante et sans concession ;
- Galaade, une politique d'auteur : *Petit homme tu pleures* (Galaade, 2008) ;
- Galaade, un regard sur l'Afrique : Denise Paulme, *Cendrillon en Afrique* (Galaade, 2007) ; Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, *L'Intraitable beauté du monde* (Galaade, 2009) ; Abdulrazak Gurnah, *Adieu Zanzibar* (Galaade, 2009).

PRESSE

« *Petit homme tu pleures* de François Koltès est une belle surprise, puisqu'il s'agit d'un premier roman. On est transporté, avec le vertige d'une narration en volute, en Lorraine, le pays des scieries, où des vies minuscules ourdissent une fresque d'amours et de trahisons, de riantes espérances et de douleurs tues. »
– *Numéro*

« *Petit homme tu pleures* échappe aux poncifs qui souvent frappent les premiers livres, sujets convenus, longueurs ou maladresses. François Koltès signe un texte sensible et beau. Le roman choral d'une humanité souffrante. » – *La Croix*

GALAADE ÉDITIONS

FRANÇOIS KOLTÈS

DES VÊPRES NOIRES

Incipit

« Sans vouloir t'offenser, je n'aime pas la couleur de tes souliers. Je n'aime pas la pointe qui les précède comme une corne d'éléphant qui voudrait me planter. Je n'aime pas qu'une fille, même dont le cul flotte derrière elle, porte des chaussures qui cherchent à me baiser. Une fille, même qui a des seins comme des ananas, n'a pas à me dire qu'elle veut me baiser. Une fille, même qui a une bouche comme un puits, qui a des doigts comme des serpents, n'a pas à prendre la place de l'homme. »

N'Na pose sur le bar la veste de toile sans plis et sans taches qu'elle a apportée, se baisse pour retirer ses chaussures.

“Je peux enlever mes chaussures.

— Je n'aime pas, sans vouloir t'offenser, que tu prennes la place de l'homme. Une femme, même noire, n'est pas un homme.”

Louky appuyé au bar se penche : N'Na retire le premier escarpin. Louky regarde le dessous du soulier qu'elle tient d'une main tandis qu'elle retire l'autre. Le talon est plus fin qu'un petit doigt. Elle se redresse, les pieds nus sur le sol, fait un signe à la fille du bar.

“Tata ! Sers-moi une Éku.”

La fille s'empresse lentement derrière le comptoir. Dans le miroir derrière le bar N'Na voit, autour des pupilles noires, le blanc de ses yeux jaune. Puis elle regarde Louky sans gêne. Le blanc des yeux de Louky est injecté de rouge. Il ne cède pas, elle dit :

“Oui, une femme, même noire, n'est pas un homme comme un autre. Je suis venue pour t'apporter la veste que tu as oubliée et je vais repartir.

— Je n'ai pas dit que tu devais repartir.

— Tu n'as pas voulu, peut-être, m'offenser, mais tu l'as fait tout de même. Tu as cru que tu pouvais me dire cela que je serais un homme. Pour une femme, même noire, qui a le cul qui balançait pour toi, qui a des mains qui t'ont tenu à l'heure où le soleil s'est couché et qui te tenait encore quand le coq chantait, entendre qu'elle aurait quelque chose d'un homme est une humiliation. Je vais repartir.”

Baissant le regard, puis la tête, il prend un air de celui qui n'en a rien à faire. Mais il en a à faire et elle le sait, la fille derrière le bar le sait aussi qui cligne des yeux. Il prend ses cigarettes sur le bar, ne tente plus de regarder N'Na.

“Tu as des allumettes, Charlie ?” demande-t-il.

La fille derrière le bar pose le verre et la bouteille devant N'Na et dit :

“Un instant.”

Louky est gêné. La cigarette lui aurait donné de la contenance. Il est bien obligé, en silence, d'attendre que cette négresse de Charlie veuille bien se bouger. Il ne peut pas paraître nerveux. N'Na l'a déjà entendu, et Charlie derrière le bar l'a enregistré et elle fait durer quand elle verse la bière dans le verre incliné de l'autre main pour qu'il n'y ait pas de mousse. Bien entendu, Louky sait maintenant qu'elles ont compris. La fille remet la capsule sur la bouteille, et pose un carton sur le verre à cause des mouches. »

GALAADE ÉDITIONS

EN LIBRAIRIE LE 18 FÉVRIER 2010

S. YIZHAR

HIRBAT-HIZA

RÉCIT TRADUIT DE L'HÉBREU PAR LAURENT SCHUMAN

POSTFACE DE DAVID SHULMAN

ISBN 978-2-35176-090-1 / 12 €, 10 X 18 CM, 128 P.

EN QUELQUES MOTS

En ce splendide matin d'hiver, au sommet de cette colline arborée dominant la campagne verdoyante, leur halte aurait pu s'apparenter à celle d'un simple groupe d'écoliers en vadrouille. Couchés dans l'herbe, ils échangent des propos désinvoltes sans se soucier un seul instant de leur mission : le village et les clandestins. Rien ne leur importe. Et Yizhar de poursuivre : « *Inutile de tergiverser, il est temps de rompre le silence et d'exposer les faits, bien que je n'aie pas la moindre idée de par où commencer.* »

Écrit en 1949 par l'un des plus grands écrivains juifs israéliens, ancien combattant de la guerre d'Indépendance, *Hirbat-Hiza* raconte l'expulsion des habitants d'un village palestinien par les soldats israéliens.

Ce lieu n'existe sans doute que dans l'imagination d'Yizhar, mais il n'en représente pas moins tous ces villages, toutes ces villes évacuées et détruites en Palestine depuis le début de la colonisation.

Entre fiction et non-fiction, choisir de publier ce texte dans la collection « Auteur de vue » est une manière d'interpeller cette actualité et de dire la nécessité du souvenir.

L'AUTEUR

S. Yizhar (1916) est né à Rehovot (Israël) dans une famille d'émigrants russes membres de l'intelligentsia sioniste. Combattant pendant la guerre d'Indépendance, il entre en politique aux côtés de David Ben Gourion et occupera pendant dix-sept années un siège à la Knesset. Professeur de littérature à l'université de Tel-Aviv, il a publié près de trente romans, essais et livres pour enfants.

Lauréat des Prix Israël, Brenner, Bialik, Emet, S.Yizhar est considéré comme l'un des plus grands écrivains israéliens contemporains.

POINTS FORTS

- Un récit bref et nuancé, en résonance directe avec l'actualité ;
- L'un des textes fondateurs de la littérature israélienne, au programme scolaire de l'état hébreu ;
- Galaade, un double regard : Mahmoud Abou Hashhash, *Ramallah, mon amour* (Galaade, 2007) ; Jean Daniel, *Israël, les Arabes, la Palestine. Chroniques 1956-2008* (Galaade, 2008) ; Yoel Hoffmann, *Bernhard* (Galaade, 2008), et, à paraître en 2010 : Avirama Golan, *The Wounded Grapevine Tendril*, Raja Shehadeh, *Palestinian Walks* et Yoel Hoffmann, *Katschen*.

PRESSE

« J'avais oublié la vigueur et la souplesse de l'hébreu d'Yizhar. Aucune autre prose nationale ne s'en approche. Aujourd'hui, ce paysage a disparu, ce mélange expérimental de lyrisme sauvage, lucide, souvent sombre et menaçant, et d'allusions bibliques. » – David Shulman

« Yizhar était un grand écrivain. Peut-être le plus grand des écrivains du jeune État d'Israël. » – Shimon Peres

« Le roman d'Yizhar a, pour moi, été très important. » – Elias Khoury

GALAADE ÉDITIONS

S. YIZHAR

HIRBAT-HIZA

Incipit

« Certes, tout cela appartient au passé, et je me dis que la course folle des jours en effacera les traces, en oblitérera jusqu'au souvenir. Il m'arrive même de hausser les épaules en me persuadant que la chose, en fin de compte, n'était pas si terrible, et de me féliciter de ma sérénité, vertu comparable, assurément, à la véritable sagesse. Pourtant, je me laisse vite gagner par le doute dès lors que je m'aperçois de la facilité avec laquelle je pourrais, cédant à la tentation de rallier les rangs du plus grand nombre, me fondre dans la masse des menteurs, des ignorants, des indifférents, des égoïstes, et nier d'un air entendu l'incontournable vérité, tel un larron qui n'en est pas à son premier délit. Inutile de tergiverser, il est temps de rompre le silence et d'exposer les faits, bien que je n'aie pas la moindre idée de par où commencer.

Un récit peut se raconter chronologiquement. L'histoire débiterait un beau matin d'hiver, après la pluie, par la description détaillée d'un départ sur des sentiers détrempés se faulant entre des vergers bordés de sombres haies envahies de vertes orties touffues et humides. L'heure de midi s'avancerait, agréable et propice à la nonchalance, puis finirait par céder la place à la fraîcheur du soir qui tombe, quand tout semble à jamais perdu.

Il est cependant légitime, voire souhaitable, de rappeler d'emblée l'objet de cette journée tel qu'il était formulé dans "l'ordre de mission", dûment numéroté et daté. Au dernier paragraphe, platement intitulé *Divers*, une ligne et demie précisait que les opérations seraient menées "avec fermeté, mais sans débordements ni dérapages", ce qui, en d'autres termes, signifiait que nous pouvions nous attendre au pire (malgré la minutie des préparatifs). Cette déduction ne s'appréciait du reste à sa juste valeur qu'après avoir relu l'entrée en matière, une longue introduction intitulée *Informations*, visant à mettre en garde contre le danger accru que constituaient "les clandestins infiltrés, les membres actifs de bandes organisées et (la belle formule !) les agents de la mouvance ennemie". Suivait un développement interminable où il apparaissait que nous devrions "regrouper les habitants de la zone située en deçà des points X et Y (indiqués sur la carte en annexe) en vue du transfert des populations autochtones hors des frontières ; détruire à l'explosif les bâtiments de pierres et incendier les bicoques construites en matériaux sommaires ; arrêter les adolescents, ainsi que toute personne suspecte". Bref, nettoyer le terrain. »